Les races de chevaux en France au XVIII^e siècle. Et les idées relatives à leur amélioration

Bernard Denis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9677>

DOI : 10.4000/insitu.9677

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Bernard Denis, « Les races de chevaux en France au XVIII^e siècle. Et les idées relatives à leur amélioration », *In Situ* [En ligne], 18 | 2012, mis en ligne le 31 juillet 2012, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9677> ; DOI : 10.4000/insitu.9677

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les races de chevaux en France au XVIII^e siècle. Et les idées relatives à leur amélioration

Bernard Denis

Introduction

- 1 Sur ce thème des races de chevaux et des idées concernant leur amélioration au XVIII^e siècle, on trouve des données très détaillées dans un ouvrage devenu un classique : « Les chevaux du royaume », de Jacques Mulliez, dont la première édition date de 1983¹. Nous ne manquerons pas de lui faire des emprunts. D'autres études, plus ponctuelles, traitent également du cheval au XVIII^e siècle, parmi lesquelles nous citerons « Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières », de Nicole de Blomac².
- 2 Le sujet est très vaste car il pourrait donner lieu à une étude détaillée des races de chevaux connues alors en France, ainsi qu'à de véritables considérations épistémologiques sur la manière dont on imaginait la transmission des caractères, qu'on ne qualifiait pas encore d'« héréditaire ». Notre propos sera plus modeste, avant tout de synthèse. Nous y ajouterons quelques commentaires zootechniques tenant compte des connaissances actuelles, spécialement dans les idées relatives à l'amélioration génétique. Par ailleurs, nous nous limiterons aux races françaises.
- 3 Il nous paraît utile, dans un premier temps, de brosser à grands traits l'histoire du cheval et de l'Administration des Haras jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, afin de mettre en place les principaux faits que nous aborderons ultérieurement. Nous répondrons ensuite rapidement à la question : « Peut-on parler de race animale au XVIII^e siècle ? ». Suivra une présentation générale des « races » de chevaux françaises de l'époque, et nous terminerons par l'étude de quelques idées relatives à l'hérédité.

Le cheval, l'administration des haras : évocation historique³

- 4 Dès la fin du XVI^e siècle, on fait le constat en France que les chevaux ne sont pas suffisamment nombreux et que les races auxquelles ils appartiennent sont « dégénérées ». La pénurie concerne surtout les chevaux de guerre ou de cavalerie lourde, que l'on achète principalement – nous dit Olivier de Serres – en Allemagne, Italie, Sardaigne, Espagne, Turquie, Transylvanie⁴. Les importations coûtent fort cher au Trésor public. Les besoins en chevaux pour le transport des marchandises (roulage), les activités agricoles et la cavalerie légère sont à peu près satisfaits mais Colbert s'intéressera néanmoins au cheval en général, avec ses deux grandes orientations : le cheval de « tirage »⁵, dont l'expression la plus réputée est le carrossier, mais qui est également le cheval de cavalerie classique ; le cheval de « portage », dont le plus noble est le cheval de selle.
- 5 Conseillé par Calloet-Kerbrat et par Garsault⁶, Colbert s'orientera vers la mise à disposition des éleveurs d'étalons de qualité achetés à l'étranger, tout en n'ignorant pas que l'infériorité des chevaux français était plus liée à de mauvaises conditions d'alimentation et d'entretien qu'aux races elles-mêmes. L'Administration des Haras, créée en 1665, confiera à des nobles volontaires, pouvant offrir par ailleurs de bonnes conditions d'élevage, un nombre important d'étalons et aussi de cavales. Il n'est pas impossible que les croisements aient eu pour but de créer des métis améliorés qui, utilisés à leur tour pour la reproduction, auraient transmis peu à peu leurs qualités à l'ensemble de la population chevaline. L'idée aurait donc alors été de recourir à un véritable « croisement de retrempe », suivi d'une sélection des races autochtones par elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, il est admis que les résultats obtenus par Colbert n'ont pas été à la hauteur de ses espoirs.
- 6 Jérôme de Pontchartrain, directeur de l'Administration des Haras de 1691 à 1715, ne se serait pas laissé convaincre par le recours aux animaux étrangers, préférant laisser les éleveurs jouir d'une certaine liberté par rapport à l'utilisation des étalons royaux ou approuvés et, ce faisant, les inciter à améliorer les races par elles-mêmes au lieu de les transformer par croisement. Toutefois, la lenteur avec laquelle des résultats sont obtenus en procédant de cette manière, ajoutée à des réactions contradictoires dans les régions, feront que Pontchartrain, tout en gardant peut-être ses idées, reviendra à la pratique des croisements.
- 7 Avec le « Règlement de 1717 », œuvre du marquis de Brancas, cette politique des croisements repartira de plus belle. Les leçons de l'échec de Colbert n'ont donc nullement été tirées. Pourtant, l'Administration des Haras n'ignore pas l'influence du milieu, qui conditionne en grande partie la taille et le poids des animaux dans une région donnée : lorsque les conditions agronomiques sont médiocres, les chevaux du pays sont « dégénérés » et les descendants de chevaux étrangers finissent par leur ressembler. Mais c'est une conclusion étonnante qui sera tirée de cette observation : la nécessité de réintroduire en permanence du sang étranger ! De plus, sans contester l'idée couramment admise selon laquelle le mâle joue un rôle plus important que la femelle dans la reproduction, Brancas demandera de tenir compte de la taille des femelles pour choisir l'étalon qui leur sera confié : ainsi, les grandes juments seront confiées à un mâle de type carrossier et les petites, à un mâle plus fin. Dorénavant, c'est donc avant tout le type des

animaux qui va compter et non plus l'origine géographique et le groupe auquel ils appartiennent. Une certaine résistance se serait manifestée du côté des éleveurs, peu satisfaits notamment de l'ignorance délibérée qui était faite de « leur race ». Globalement, l'application du Règlement de 1717 posa donc des problèmes et il dut être appliqué avec souplesse. Il semblerait même que, finalement, peu de chevaux étrangers aient été distribués dans les provinces et que la majorité des étalons aient été des chevaux du pays, choisis pour leur beauté, dans le type qui était le leur.

- 8 Le débat entre les tenants de l'amélioration des races par elles-mêmes et ceux qui prônaient le croisement traversera tout le XVIII^e siècle. Le mouvement scientifique viendra à l'appui de la doctrine des croisements. S'inspirant largement des écrits des hippiatres et de règlements et instructions divers, notamment le règlement de 1717, Buffon trouvera des fondements scientifiques à la pratique des croisements continuels (ou perpétuels)⁷ visant à « régénérer les races ». Ses idées seront reprises et même amplifiées par Bourgelat⁸. Même si la nécessité de sélectionner les races locales est défendue timidement par Préseau de Dompierre à la fin de l'Ancien Régime, il faudra attendre la fin du XVIII^e siècle et le tout début du XIX^e pour que la politique des croisements continuels soit scientifiquement condamnée, notamment par Chabert et Huzard père⁹. Cela n'empêchera pas la Restauration d'inciter à un croisement généralisé de toutes nos races d'animaux domestiques – pas seulement le cheval – avec des races anglaises améliorées.
- 9 Au total, à la fin de l'Ancien Régime, il est probable que les populations chevalines françaises étaient : pour certaines, fortement marquées par le croisement, avec un jugement plutôt négatif quant aux résultats ; pour d'autres, restées plus proches de la souche originelle, parce qu'ayant bénéficié d'une résistance de leurs éleveurs à l'égard des croisements et d'un début d'une sélection par elles-mêmes.
- 10 Intéressons nous maintenant de façon un peu plus détaillée à ce qu'étaient les races de chevaux françaises et aux idées concernant leur amélioration, au XVIII^e siècle. Au préalable, tentons de répondre à une incontournable question : peut-on parler de races pour l'époque ?

Peut-on parler de race animale au XVIII^e siècle ?

- 11 La réponse à cette question dépend en partie de l'idée que l'on se fait de la « race ». Si l'on considère que celle-ci n'existe qu'à partir du moment où un standard a été défini et que les généalogies sont enregistrées, la réponse est, au moins pour le cas général, non¹⁰.
- 12 Cela dit, le mot race est régulièrement utilisé au XVIII^e siècle, selon diverses acceptions, y compris celle qui nous intéresse, et qui est entérinée par l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert : « Race (maréchalerie) : se dit des espèces particulières à quelques animaux, et surtout des chevaux ». Pour ce qui nous intéresse, « race » est effectivement souvent une alternative à « espèce » à l'époque. Notons que la synonymie a disparu chez Huzard (1802), cet auteur ne parlant plus que de races, ce qui deviendra peu à peu la règle.
- 13 Ajoutons que le fait d'envisager la population animale, quelle que soit l'espèce, par région, et de trouver des différences d'une région à l'autre, se réfère implicitement à la notion de race. En effet, les races sont issues, dans la grande majorité des cas, d'une différenciation régionale, laquelle n'exclut pas des apports extérieurs, le plus souvent ponctuels, par croisements. La preuve en est que, pour toutes les espèces domestiques,

lorsqu'elles ont commencé de se standardiser dans la seconde moitié du XIX^e siècle, elles ont reçu la plupart du temps des noms de régions.

- 14 Il est donc possible d'admettre qu'il existait bien des races régionales au XVIII^e siècle, mais des races non standardisées, que certains préfèrent appeler « populations traditionnelles ». Les premiers ouvrages de zootechnie (Grogner, Magne), antérieurs à 1850, retenaient d'ailleurs un classement strictement géographique, comme cela se faisait au XVIII^e siècle, même lorsque le mot « race » n'apparaissait pas¹¹.

Les races françaises de chevaux au XVIII^e siècle

- 15 Le document de base demeure l'Histoire naturelle de Buffon. D'abord parce que, faute d'expérience en la matière – et qu'il avoue – il s'est notamment référé aux ouvrages des plus célèbres écuers (il cite les noms de Newcastle, Garsault, La Guérinière), ensuite parce que, au moins pour la partie consacrée aux races, les articles « Cheval » de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, de l'Abbé Rozier et de Bastien¹² sont presque des décalques de Buffon. Nous n'avons trouvé de présentation originale que chez Liger (édition de 1768)¹³ et chez Bourgelat.
- 16 Le point commun à toutes ces sources est de n'attacher d'importance qu'aux chevaux étrangers. Bourgelat est même particulièrement explicite puisqu'il justifie son étude comme visant à faire connaître les races étrangères avec lesquelles il faut croiser les chevaux français. Il n'est pas de notre propos de traiter ici des races étrangères. Limitons-nous à la liste que donne Buffon, et qui est reprise avec quelques variantes chez les autres auteurs, sauf Liger (voir note 13) : chevaux Arabes (les plus beaux que l'on connaisse en Europe), Barbes (les meilleurs étant au Maroc, bien supérieurs qu'ils sont aux Barbes de Mauritanie, de Turquie, de Perse et d'Arménie), d'Espagne (les meilleurs venant de Haute Andalousie), chevaux Anglais, d'Italie, Danois, d'Allemagne, chevaux Hongrois et Transylvains, chevaux de Hollande (les meilleurs sont en Frise ; les chevaux Flamands sont inférieurs aux chevaux de Hollande). Toutes ces races sont présentées dans leur diversité : certaines sont orientées vers la selle, d'autres vers le « tirage ».
- 17 Buffon consacre une courte rubrique aux chevaux français. Il y en a de toute espèce, dit-il, mais les beaux sont en petit nombre. Les meilleurs chevaux de selle viennent du Limousin et ressemblent aux Barbes mais ils sont à croissance plus tardive. Après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux, meilleurs pour la guerre que pour la chasse. Il y a aussi de très bons animaux – des bidets – en Auvergne, Poitou, Morvan, Bourgogne. De leur côté, les chevaux de tirage sont, pour les meilleurs, en Basse-Normandie et dans le Cotentin (on y trouve de très bons carrossiers, qui ont plus de légèreté et de ressource que les chevaux de Hollande) ; la Franche-Comté et le Boulonnais fournissent aussi de très bons chevaux de tirage.
- 18 Plutôt que d'envisager ce que disent les autres auteurs du XVIII^e siècle des chevaux français, nous allons nous référer de nouveau à Mulliez qui, ayant accompli un gros travail d'exploitation d'archives, est beaucoup plus complet sur le sujet. C'est à lui que nous empruntons l'essentiel de ce qui suit sur l'évocation des races françaises au XVIII^e siècle.
- 19 Certaines régions sont, depuis longtemps, réputées pour leur élevage chevalin mais on trouve des chevaux partout : le « bidet », dont la hauteur oscillait peut-être de 1,10 m pour les plus petits à 1,35 m pour les plus grands, est resté jusqu'au début du XIX^e siècle le

moyen de transport par excellence pour les produits de la ferme, le bois, le fumier. Il régressera au fur et à mesure du développement et de l'amélioration des voies de communication. Cheval commun, jugé plutôt « laid », il ne générera par lui-même aucune race, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait participé à la naissance d'aucune d'entre elles.

- 20 Pour ce qui nous intéresse surtout, il est classique de distinguer, en France, les chevaux du Nord, destinés généralement au tirage, et les chevaux du Midi, petits, légers, nerveux, aptes uniquement à la selle. Le Nord et le Midi sont bien entendu à prendre au sens large car la distinction n'est pas absolue mais elle est commode. Nous nous intéresserons surtout aux chevaux de selle, sans ignorer toutefois les chevaux de tirage.
- 21 Le *cheval Navarrin*, le plus méridional, répandu en Navarre, Béarn et Bigorre, est renommé comme cheval de cavalerie légère depuis longtemps. De petite taille, fin et léger mais rustique et très solide, il doit ses caractères à une parfaite adaptation à son milieu, qui n'a pas été contrecarrée par les apports répétés de sang Arabe qui ont été effectués. Plus au nord, le *cheval Limousin* a été volontiers considéré, du XVI^e au XIX^e siècle, comme le meilleur cheval de selle de France, voire d'Europe. Ses caractéristiques morphologiques étaient proches de celles du précédent, le milieu ayant là aussi façonné des animaux de petite taille et à l'ossature fine. Il est volontiers rapporté que, de tout temps, les éleveurs limousins auraient recherché des étalons Barbes, Andalous, voire Arabes. Des jugements peu flatteurs ont été portés sur l'état de la race au milieu du XVIII^e siècle, peut-être liés à des essais malencontreux de croisements ayant visé à en augmenter coûte que coûte la taille. Toutefois, dans les vingt dernières années de l'Ancien Régime, la situation se serait redressée grâce à l'action du haras de Pompadour et des croisements avec des étalons Arabes et Anglais, qui permirent de retrouver des chevaux excellents et particulièrement résistants. Les *chevaux de la Haute Auvergne* possédaient des caractéristiques voisines de ceux du Limousin et ont connu une histoire similaire au XVIII^e siècle.
- 22 En dehors de ces races « du Midi », on rencontrait des chevaux de selle en d'autres régions. Dans une faible mesure il est vrai, le Haut Poitou et le nord de la Bretagne produisaient des chevaux de taille petite à moyenne, pouvant être utilisés de diverses manières. Notons que la Bretagne possédait une importante population de chevaux à la fin du XVII^e siècle, mais la majorité étaient des Bidets. En Normandie, ce n'est que dans la Généralité d'Alençon que l'on s'est adonné à la production d'un cheval de selle, devenu *race du Merlerault*, race semble-t-il artificielle puisque créée par la Noblesse uniquement à partir de races étrangères. Une utilisation abusive de chevaux anglais aurait posé quelques problèmes mais, à la fin de l'Ancien Régime, la race était fort appréciée.
- 23 Les chevaux de tirage étaient, eux, l'apanage de la France septentrionale. Le *Carrossier noir du Cotentin* était la véritable race normande, forgée dans un milieu plutôt riche qui lui permettait de toiser entre 1,5 et 1,6 m. Sa réputation comme cheval de tirage et de cavalerie lourde a dépassé les frontières de notre pays et, par ailleurs, il a été utilisé en croisement, au même titre que les races étrangères, pour tenter de grandir diverses populations régionales. Par exemple, dans les riches zones de marais du Bas-Poitou, la population locale, déjà de relativement grande taille, a été franchement améliorée grâce à des croisements avec le Carrossier noir du Cotentin. Le *cheval Boulonnais* est déjà connu au XVII^e siècle comme un cheval étoffé – rien à voir toutefois avec ce qu'il deviendra dans la seconde moitié du XIX^e siècle – et bénéficie toujours d'une bonne réputation à la fin de l'Ancien Régime. Le *cheval Percheron*, dont on ne sait pas quand il est né en tant que tel, est réputé à la fin de l'Ancien Régime pour le tirage et déjà spécialisé dans le service des Postes. Le *cheval Comtois* est connu de longue date comme excellent pour le tirage

(labourage, roulage, artillerie). Il aurait peu souffert de croisements intempestifs, ce qui ne fut pas le cas en Bresse et en Bourgogne, où il existait des chevaux voisins.

- 24 Au total, même si nous n'avons pas beaucoup utilisé le mot « race », il faut admettre que toutes ces populations étaient issues d'une lente différenciation régionale, certes perturbée par des apports extérieurs, et qu'elles avaient bien valeur de race, au sens évidemment de « race non standardisée ». Apprécier l'impact des croisements au XVIII^e siècle est extrêmement difficile à faire aujourd'hui et ne devrait s'envisager qu'au cas par cas. Sans doute Buffon a-t-il été imprudent de s'exprimer globalement en affirmant que nous avons rendu méconnaissables les races primitives de France en y introduisant des chevaux de tous pays. De toute manière, l'influence des croisements a été importante pour toutes les espèces au XIX^e siècle : le cheval a la particularité de les avoir connus plus tôt, en raison notamment des idées scientifiques qui les promouvaient alors et auxquelles nous allons nous intéresser à présent.

Les idées relatives à l'amélioration des races de chevaux au XVIII^e siècle

- 25 C'est de l'amélioration « génétique » dont il va être question ici, même si l'expression n'a aucun sens pour le XVIII^e siècle. À signaler qu'en toute logique, il n'y a pas lieu de le préciser car, *stricto sensu*, l'amélioration d'une race se confond avec son amélioration « génétique ». En effet, l'action sur le milieu – alimentation et conditions d'élevage en général – a pour effet de permettre au potentiel génétique de s'exprimer : il y a alors amélioration des « performances zootechniques », mais pas de la race elle-même.
- 26 Différents thèmes vont nous retenir : la dégénération, la pratique des croisements, idées diverses relatives à l'hérédité.

De la « dégénération »

- 27 Qu'entendait-on par « dégénération » ? Gayot distingue le point de vue des naturalistes – un animal dégénère dès qu'il s'éloigne du type primitif de l'espèce à laquelle il appartient – de celui des zootechniciens¹⁴. Pour ces derniers, les races dégénèrent lorsqu'elles perdent les qualités que la nature ou l'action de l'homme leur avait conférées, au point de porter atteinte à leur intérêt économique. Très clairement, chez le cheval, au XVIII^e siècle, c'est sur la hauteur et le poids que l'attention se focalise. Alors que les croisements avec les races étrangères ont pour but d'augmenter ces paramètres, on constate que les produits, même s'ils gardent quelques traits particuliers, reprennent rapidement les caractéristiques de la population locale. Buffon remarquait que des chevaux d'Espagne ou de Barbarie deviennent en France des chevaux français, souvent dès la deuxième génération, et toujours à la troisième.
- 28 Bourgelat, acceptant l'idée selon laquelle, de tous les animaux, transplantés ou non, c'est le cheval qui dégénère le plus, se demandera toutefois s'il y a bien là une caractéristique de l'espèce ou si ce n'est pas parce que l'on fait plus attention à sa beauté et à ses qualités qu'à celle des autres animaux. En posant la question, il donne évidemment la réponse ! Les autres espèces d'animaux domestiques étaient, elles aussi, « dégénérées ». Si l'on se réfère au « Traité des bêtes à laine » de l'Abbé Carlier, où l'on trouve des chiffres concernant les animaux (poids, longueur...), on conclut qu'à la fin du XVIII^e siècle, la

moitié environ du cheptel ovin français avait à peu près le format de l'actuel mouton d'Ouessant¹⁵. Quant aux bovins, Grogner nous indique que, vers 1830, les bœufs français étaient environ deux fois moins lourds que les bœufs anglais. La cause de la « dégénération » n'est donc pas à chercher bien loin : elle est agronomique. L'alimentation ne permettait pas aux animaux d'exprimer leur potentiel génétique, qu'il s'agisse du format adulte ou de fonctions physiologiques comme la production laitière. Le cheval ne se singularisait en rien par rapport aux autres espèces de ferme. Il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour qu'il soit admis à l'évidence en France que le progrès agronomique doit toujours précéder les tentatives d'amélioration des races animales.

- 29 Bien que l'influence des caractéristiques des sols et des productions fourragères sur le format des chevaux n'ait pas manqué d'être reconnue et admise au XVIII^e siècle, d'autres explications qu'une nourriture défectueuse ont été recherchées pour expliquer la dégénération : la « théorie des climats » et ce que Gayot appelle la « théorie de la fatalité ».
- 30 La théorie des climats remonte à Hippocrate et elle a traversé toute l'histoire jusqu'au XIX^e siècle pour expliquer certaines différences – physiques, morales, intellectuelles – entre groupes humains¹⁶. Le mot « climat » gagne à être considéré en un sens large, synonyme de ce qu'on appellerait plutôt aujourd'hui « milieu ». Il était commode d'appliquer la théorie des climats aux animaux. Celle-ci débouche sur une évidence : toute race est le produit de son milieu et de l'action de l'homme, et l'on comprend que certaines transplantations ne réussissent pas, essentiellement lorsque les conditions agronomiques sont moins bonnes que dans le pays d'où proviennent les animaux importés. En revanche, raisonner sur la température et le climat en son sens strict, est plus problématique : on sait par exemple aujourd'hui, chez les ruminants, que les races européennes de montagne, habituées qu'elles sont à subir d'importantes amplitudes thermiques, s'adaptent beaucoup mieux aux zones chaudes que les races de plaine, alors que l'on devrait s'attendre au contraire. Si dans l'ensemble, l'influence du « climat », en son sens large de « milieu », n'a rien de mystérieux, la théorie des climats a toutefois généré des idées étonnantes sur la manière de pratiquer les croisements, comme nous le verrons plus loin.
- 31 La théorie des climats a été défendue par Calloet-Kerbrat, Buffon et Bourgelat, tandis que la « théorie de la fatalité » semble propre à Bourgelat. Elle se formule simplement : la dégénération est inévitable, y compris pour toute race maintenue dans son propre milieu. À quoi Bourgelat se référait-il ? Au fait que les races françaises étaient, pour beaucoup d'entre elles, de taille insuffisante, donc « dégénérées » ? Connaissait-il des exemples de populations isolées, sur une île ou dans une vallée montagnarde, dont le format était particulièrement réduit ? C'est peu probable. Pensait-il qu'une population se reproduisant par elle-même finit toujours par connaître des problèmes liés à la consanguinité ? Peut-être, mais il ne le dit pas explicitement, focalisant ses critiques en la matière sur les seuls accouplements consanguins étroits. Quelle qu'en soit l'origine, la « théorie de la fatalité » servira à Bourgelat à exacerber la nécessité des croisements.
- 32 Si l'on associe « dégénération », chez le cheval, à format insuffisant – ce qui est effectivement le cas – il est impossible de ne pas mentionner une cause supplémentaire, avancée notamment par Huzard à propos de la Champagne, de la Lorraine et des Trois-Évêchés, et qui a volontiers été reprise, de façon peut-être excessive : les réquisitions

répétées, pendant les guerres de Louis XIV, auraient incité les paysans, pour y échapper, à élever des chevaux petits, rabougris et défectueux...

- 33 Comme il était admis que les chevaux Arabes, chez eux, et les chevaux Anglais, chez eux également, ne dégénéraient pas, on doit se demander quelles explications étaient avancées pour pouvoir admettre ces exceptions. Buffon pense que le climat de l'Arabie pourrait bien être le vrai climat des chevaux ; il y ajoute le soin avec lequel, depuis des siècles, les Arabes ennoblissent les races, ne faisant se reproduire ensemble que les individus les mieux faits et de la première qualité. Dans le cas des chevaux anglais, il estime que la nourriture est excellente en Angleterre, et qu'on y renouvelle les races avec très grand soin.
- 34 De ces considérations sur la « dégénération », il faut donc retenir que le cheval n'était pas plus mal loti que l'ensemble de nos animaux domestiques. C'est un retard agronomique qui, en France, expliquait le petit format des équidés et des ruminants, alors que les valeurs supérieures rencontrées en Europe septentrionale traduisaient, au contraire, une meilleure qualité des sols et, par conséquent, de meilleures conditions agronomiques.

La pratique des croisements

- 35 Dessaux considère Calloet-Kerbrat comme l'inventeur de l'idée même d'amélioration génétique en France¹⁷. Mal à l'aise avec la théorie des climats, qu'il ne rejette pourtant pas, celui-ci refuse en effet d'admettre que les animaux ne sont que le reflet du sol qui les a produits. Il pense qu'ils ont des qualités propres, qu'ils peuvent transmettre à leurs descendants, pourvu que l'éleveur prête attention à la manière dont il marie ses animaux. Se référant à Solleysel, qui connaissait la possibilité d'améliorer les chevaux par le croisement et, surtout, au fait que cette pratique est déjà en cours en Angleterre, en Espagne, au Danemark, c'est lui qui aurait réussi à convaincre Colbert de l'intérêt des importations, tant pour le cheval que pour les bovins et les ovins. En effet, selon Calloet-Kerbrat, c'est bien dans le cadre de croisements qu'il convenait de contrôler les accouplements.
- 36 À l'époque de Buffon, le recours au croisement s'était suffisamment développé pour que l'on dispose de nombreuses observations sur ses résultats. Même s'il ne comprend pas cette prétendue nécessité où l'on est de toujours croiser les races, si l'on veut les empêcher de dégénérer, Buffon va se faire un théoricien de cette « méthode de reproduction ». Constatant que les produits d'un croisement « race française x race étrangère » dégénèrent moins vite que les chevaux étrangers élevés en pur en France, il va défendre l'intérêt de l'accouplement des contraires. Il suggérera ainsi de choisir une race étrangère qui corrige les défauts de la population française à améliorer, et ira plus loin en admettant que les résultats seront bien meilleurs si les animaux « complémentaires » sont issus de régions très éloignées et aux climats différents. Ainsi, dans le climat tempéré de la France, les chevaux Arabes donneront de meilleurs résultats que les Barbes, lesquels surpasseront les Espagnols ; les chevaux Danois seront supérieurs à ceux du Holstein, lesquels domineront les Frisons. Buffon se montrera prudent quant à l'opposition des tailles des deux partenaires mais persistera dans l'idée de ne jamais faire se reproduire ensemble les chevaux de la même race au même endroit car ils dégénéreront infailliblement en peu de temps, et de croiser les races en opposant les climats. Bien entendu, selon que l'on veut obtenir de bons chevaux pour la selle ou pour le carrosse, les races étrangères à rechercher ne sont pas les mêmes. Dans le premier cas,

ce sont les Arabes, Turcs, Barbes et chevaux d'Andalousie qu'il faut préférer ; à la rigueur, de beaux chevaux anglais peuvent convenir puisqu'ils dérivent des Arabes. Dans le second cas, il faut utiliser des chevaux Napolitains, Danois, Frisons ou du Holstein.

- 37 Bourgelat reprendra les idées de Buffon, en se montrant plus radical que ce dernier. Il affirmera qu'on a reconnu chez tous les peuples de la terre la nécessité absolue de mêler les races et de les renouveler souvent par des races étrangères. C'est donc à l'exemple des autres nations -et cela devient urgent en France - qu'il faut recourir au croisement avec une race étrangère, aussi bien pour les femelles que pour les mâles, et à chaque génération, puisque les produits du croisement finissent toujours par dégénérer. Cela dit, le croisement ne doit pas se faire n'importe comment :
- parce que les formes seront d'autant mieux améliorées que la température des climats où les étalons et les cavales ont pris naissance sera éloignée, il sera préférable de chercher les races à utiliser en croisement à l'étranger. Toutefois, il sera également possible de croiser les juments de la France méridionale avec des étalons de la France septentrionale ;
 - il ne suffit pas de croiser les races, il faut encore appareiller scrupuleusement les reproducteurs, en s'efforçant de corriger les défauts mutuels, mais sans exagérer les différences : par exemple, ne pas unir un étalon de petite taille avec une femelle de grand format.
- 38 Largement pratiqué sur le terrain depuis Colbert, mais avec des résistances dans le temps et dans l'espace ayant favorisé ponctuellement un retour à la sélection de la race du pays, le croisement a donc reçu l'aval des scientifiques du XVIII^e siècle. Il faudra attendre Chabert et Huzard pour que la contestation émanant d'autres scientifiques survienne.
- 39 Quelles réflexions cette absolutisation du croisement suscite-t-elle de la part du zootechnicien d'aujourd'hui ? D'abord, rappeler que l'amélioration agronomique doit toujours précéder l'amélioration génétique. Or, en France, il faudra pratiquement attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour que cela devienne une évidence, après les échecs d'une nouvelle phase de croisements. Celle-ci fut d'envergure, a concerné toutes les espèces et se pratiqua essentiellement avec des races anglaises, dont les Nobles exilés pendant la Révolution et l'Empire avaient pu découvrir la supériorité. Pour rattraper le retard de l'élevage français, le réflexe fut, pendant la Restauration, d'agir sur ce qu'on appellerait aujourd'hui la génétique au lieu de le faire sur l'alimentation des animaux. C'était « mettre la charrue devant les bœufs », et cette nouvelle politique de croisements fut un échec, qui prépara toutefois la « sélection dans l'indigénat » rendue possible par les progrès ultérieurs de l'agronomie. Comment reprocher au XVIII^e siècle d'avoir commis les erreurs qui n'apparaîtront comme telles que bien plus tard ? Certes, cette remarque très générale n'exclut pas, comme nous l'avons signalé plusieurs fois déjà, que certains scientifiques et praticiens aient reconnu le lien entre la richesse des pâturages et la taille des animaux. Elle n'exclut pas non plus que, ponctuellement, une véritable sélection de la race du pays ait pu se faire avec succès, surtout si les conditions d'alimentation des animaux avaient pu s'améliorer.
- 40 L'importance donnée à la différence des climats dans le choix des reproducteurs ne suscite aucune réflexion. Elle fait partie de ces idées fausses qui finiront par disparaître.
- 41 Dans l'appariement des reproducteurs, on note la prudence avec laquelle Buffon et Bourgelat se sont exprimés sur les différences de format entre l'étalon et la jument alors que l'accouplement d'un mâle de grande taille avec une femelle jugée trop petite était, sur le terrain, vivement critiquée. Pourtant, d'un point de vue génétique, il n'y a rien à y

redire. Si les résultats n'ont pas été à la hauteur, c'est, encore une fois, du côté de l'agronomie qu'il faut en chercher les raisons. Il n'est même pas sûr, dès lors que l'écart de format entre les deux géniteurs n'était tout de même pas trop important, qu'il y ait eu des risques de dystocie. D'une façon générale, l'accouplement des contraires (« hétérogamie ») est l'une des trois méthodes de base d'appariement des reproducteurs en sélection, les deux autres étant l'accouplement des semblables (« homogamie ») et l'accouplement au hasard. Dans un contexte de croisement, c'est presque toujours l'accouplement des contraires qui s'impose puisqu'il est demandé à la race extérieure d'apporter des qualités qui manquent à la race locale. Si la critique qui a été faite à l'Administration des Haras est fondée au plan des résultats – du moins peut-on le supposer – elle ne l'est pas scientifiquement.

- 42 Recourir continuellement aux croisements n'est pas compatible avec le progrès génétique. Seul, un croisement « de retrempe » bien conçu, pratiqué une fois et suivi aussitôt d'un retour à la reproduction intra-race, peut être considéré comme un auxiliaire de la sélection et aide à progresser génétiquement. Le recours systématique à des mâles d'une race qui peut varier d'une génération à l'autre, tandis que ce sont les femelles issues du croisement précédent qui leur sont confiées, s'apparente aux « croisements industriels » (en l'occurrence de type « rotatif »). Ces derniers, largement utilisés chez le porc et les volailles aujourd'hui, visent à exploiter l'hétérosis (ou « vigueur hybride ») mais ne créent aucun progrès génétique. Là où ils étaient pratiqués, les croisements continuels ne pouvaient donc pas véritablement améliorer la race du pays. Mais on ne le savait pas à l'époque.
- 43 Au total, si l'on excepte le recours à la théorie des climats, on peut trouver des justifications modernes à la politique des croisements chère à l'Administration des Haras au XVIII^e siècle. Il a été signalé au début de l'étude que tout le monde n'était pas d'accord avec cette orientation. Parmi les auteurs que nous avons consultés, c'est le cas de Liger, qui estime qu'il faut attacher davantage d'importance à la qualité « de nature » d'un étalon qu'à ses origines géographiques et qu'il n'y a pas de raison d'estimer plus les étalons Barbes, Turcs, Arabes, Espagnols ou Anglais que les étalons élevés dans les haras de France, s'ils ne sont pas meilleurs. Croisement ou sélection : les échecs étaient de toute manière d'origine agronomique dans la grande majorité des cas.

Autres idées relatives à l'hérédité

- 44 Nous nous limiterons à deux questions : quels sont les caractères qui étaient considérés comme héréditaires et quels sont les facteurs qui étaient censés influencer leur transmission ? On trouve de nombreuses considérations sur ces questions dans la littérature zootechnique du XIX^e siècle¹⁸. Elles sont beaucoup moins nombreuses au XVIII^e et éparpillées, échappant facilement à une recherche bibliographique. Globalement, on peut considérer que le XVIII^e siècle prépare le suivant, avec des croyances et interrogations qui se pérenniseront pendant longtemps.
- 45 Sur le thème des caractères héréditaires eux-mêmes : la tentation est forte de voir l'hérédité partout. Bourgelat sera particulièrement clair, estimant que si les bonnes et les mauvaises qualités naturelles ou acquises des pères et mères peuvent être communiquées aux poulains, à plus forte raison les défauts de conformation et les affections ont-ils de bonnes chances de se transmettre. Il recommande ainsi d'être intraitable sur les proportions et les maladies (pousse, morve, tic etc...), au bénéfice du doute pour ces

dernières car il ne va pas jusqu'à considérer qu'elles sont toutes héréditaires. Au chapitre qui concerne le choix des juments, on remarque qu'il conseille de ne plus faire reproduire une jument « chatouilleuse », qui rue et frappe son poulain quand il s'approche du mamelon. Il récuse également les tentatives de faire accepter le mâle aux juments qui le refusent obstinément car forcer la nature (nous dirions aujourd'hui « contrecarrer la sélection naturelle ») ne peut être que dangereux. Ces conseils émanant de Bourgelat illustrent la croyance en une large présence de l'hérédité, ce qui bien entendu est à nuancer ou à contrer (cf la croyance en l'hérédité des caractères acquis) mais ils sont de bon sens, prudents et, à certains égards modernes.

- 46 Les facteurs considérés comme susceptibles d'influencer la transmission des caractères sont nombreux. Pour le XIX^e siècle, nous avons retenu : le sexe, l'âge et l'état des reproducteurs, l'atavisme, le milieu, la mésalliance initiale. C'est l'influence du sexe qui fournit le plus matière à commentaires pour le XVIII^e siècle. Il était en effet couramment admis que le rôle de l'étalon est prépondérant : il a d'ailleurs été largement reproché à l'Administration des Haras de n'avoir tenu compte pratiquement que de cela et de ne pas s'être suffisamment préoccupée des juments. Il faut dire que l'idée est très ancienne et a traversé toute l'histoire. Ainsi, Columelle (Livre VII, chapitre IX) écrit : « En tel genre de quadrupède que ce soit, on choisit avec attention l'espèce du mâle, parce que la progéniture est plus souvent ressemblante au père qu'à la mère »¹⁹. Il semblerait que cette croyance fasse encore partie des connaissances populaires aujourd'hui puisque, dans un « Recueil des idées reçues en élevage canin et félin », publié en 2011 par la société « Royal Canin », l'idée reçue n° 62 est : « Peu importe si la mère n'est pas belle, les chiots ressembleront toujours au père » (!). Rien d'étonnant donc à ce que l'opinion ait été bien ancrée au XVIII^e siècle, mais les scientifiques étaient toutefois partagés. Pour l'Abbé Rozier, pas de doute : la perfection vient du mâle, la preuve en étant qu'un bel étalon peut corriger les défauts d'une femelle quelconque alors que les résultats ne sont pas aussi bons dans l'autre sens. Buffon, tout en acceptant l'idée de la prépondérance du mâle, estime qu'elle n'a pas été établie de manière irrévocable et inclinerait plutôt à croire en un rôle identique du mâle et de la femelle mais il changera d'avis. Quant à Bourgelat, il refusera clairement d'admettre l'influence prépondérante du mâle sur la progéniture. Pour lui, il est très important de porter la même attention aux juments et aux étalons. Le zootechnicien d'aujourd'hui fera remarquer que, si l'importance égale des deux sexes dans la transmission des caractères héréditaires ne peut plus, globalement, être discutée, il pouvait être judicieux de prêter particulièrement attention aux qualités des mâles du fait que leur descendance était en général plus nombreuse que celle des juments.

- 47 Il est un autre point lié à l'hérédité que nous avons choisi de passer sous silence car il mériterait une étude spéciale : il s'agit de la couleur du pelage et des qualités ou défauts qui lui sont associés.

Conclusion

- 48 Il est possible de parler de races de chevaux au XVIII^e siècle, même si le cheval avait subi plus de croisements que les autres espèces domestiques. D'abord, la différenciation régionale avait joué de longue date, ensuite, il est bien difficile d'apprécier dans quelle mesure les croisements l'avaient perturbée. Ces races exprimaient évidemment une importante hétérogénéité : ce qui était vrai des autres espèces domestiques l'était encore plus pour le cheval.

- 49 Pour la partie de la population équine qui a été soumise à des croisements continuels, il apparaît au regard du zootechnicien d'aujourd'hui que la logique sous-jacente ne pouvait pas être celle d'une véritable amélioration des races mais plutôt celle des croisements industriels.
- 50 Si des croyances anciennes continuaient d'être bien ancrées, tant chez les scientifiques que chez les praticiens de l'élevage, les conseils techniques émanant des scientifiques étaient la plupart du temps empreints d'un bon sens suffisant pour que ces idées fausses n'aient guère de conséquences. Au XVIII^e siècle, comme ce sera le cas au XIX^e, la méconnaissance des lois de l'hérédité n'empêchera pas de se donner les moyens de générer, ou d'exploiter en croisement, le progrès génétique. Si, globalement, les résultats n'ont pas été à la hauteur en France, c'est parce qu'il était trop tôt. Il a fallu attendre le milieu du XIX^e siècle pour comprendre, un bon siècle après les Anglais, que le progrès agronomique doit toujours précéder, puis accompagner, le progrès génétique.

NOTES

1. - MULLIEZ, J. *Les chevaux du royaume*. Paris : Arthaud/Montalba, 1983.
2. - BLOMAC, N. de. *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*. Paris : Belin, 2004.
3. - L'essentiel de ce chapitre est emprunté à Mulliez. MULLIEZ, J. *Les chevaux du royaume*. Paris : Arthaud/Montalba, 1983.
4. - SERRES, O. de. *Le Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs*. Paris : Librairie de Mme Huzard, An XII (1804).
5. - On nous a fait remarquer lors du colloque que l'expression « cheval de tirage » n'était pas classique. Nous l'avons trouvée chez MULLIEZ et décidé de l'utiliser nous-même parce que plus large que celle de cheval « de trait » ou de « de traction ».
6. - GARSAULT, A. de. *Le nouveau Parfait Maréchal*. Lyon : Amable Leroy, 7^{ème} édition, 1811.
7. - Il vaut mieux parler de « croisements continuels » que de « croisement continu » car ce dernier est synonyme en zootechnie de « croisement d'absorption », lequel s'effectue toujours avec la même race de mâle et finit donc à remplacer, par « absorption », une race par une autre. BUFFON. « Du cheval ». Dans *Oeuvres complètes, Tome troisième, Mammifères 1*. Paris : Bureau de la Société des Publications illustrées, 1839, p. 521-565.
8. - BOURGELAT, C. *Elémens de l'Art vétérinaire. Traité de la conformation extérieure du cheval*. Paris : Librairie de Mme Huzard, 7^{ème} édition, 1818.
9. - HUZARD, J.B. *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France*. Paris : Imprimerie de Mme Huzard, an X.
10. - Il y a toutefois des exceptions, surtout chez le cheval. Ainsi, il est bien connu que les lignées les plus nobles du pur-sang arabe font l'objet d'un suivi de filiations depuis très longtemps. On connaît même une tablette cunéiforme mésopotamienne qui est considérée comme ayant joué le rôle de registre généalogique (VERRIER, comm. pers.)
11. - GROGNIER, L.F. *Cours de multiplication et de perfectionnement des principaux animaux domestiques*. Paris : Bouchard-Huzard, et Lyon : Savy, 3^{ème} édition, 1841. MAGNE, J.H.

Hygiène vétérinaire appliquée : étude de nos races d'animaux domestiques et des moyens de les améliorer. Paris : Labé, 2^{ème} édition, 1857.

12. - Si nous citons Bastien, bien que son ouvrage soit paru au tout début du XIX^e siècle, c'est parce qu'il est l'auteur de la dernière édition de la « Nouvelle Maison rustique » et que l'on aurait pu s'attendre à ce qu'il reste dans la ligne des éditions précédentes, la première étant due à Liger. BASTIEN, J.F. *La Nouvelle Maison Rustique*. Paris : Déterville, an XII (1804), p. 137-141. ROZIER, Abbé. *Cours complet d'Agriculture, Tome 3*. A Paris, rue et Hotel Serpente, 1783, p. 252-255.

13. - LIGER est l'auteur qui donne la liste la plus complète des différentes espèces de chevaux dont on se sert en France. Il envisage successivement les chevaux Anglois, d'Irlande, de Flandre, de Hollande, de Frise, de Danemark, d'Allemagne, de Suède, de Pologne, de Hongrie, de Naples, d'Espagne, les Barbes, les Turcs, les chevaux de Médie, d'Arabie, de Bourgogne (surtout les Comtois) et les Bressans. LIGER. *La Nouvelle Maison Rustique*. Paris :Vve Savoye, 9^{ème} édition, 1768, p. 152-153.

14. - GAYOT, E. Article « Dégénération ». *Encyclopédie pratique de l'Agriculture*, T. 6. Paris : Firmin Didot, 1861, p. 102-114.

15. - DENIS, B. « Le peuplement ovin de la France septentrionale avant l'introduction du Mérinos ». Dans DURAND, R. (coord.). *L'homme, l'animal domestique et l'environnement*. Nantes : Ouest Éditions, 1993, p. 177-191.

16. - PINNA, M. « Un aperçu historique de la théorie des climats ». *Annales de Géographie*, 1989, 98 (547), p. 322-325.

17. - DESSAUX, N. « Penser l'amélioration animale au XVII^e siècle : les brochures de Gabriel Calloet-Kerbrat ». *Anthropozoologica*, 2004, 39 (1), p. 123-132.

18. - DENIS, B. « Aperçu sur l'hérédité, vue par les zootechniciens du XIX^e siècle ». *Ethnozootecnie*, 1999, n°63, p. 27-38.

19. - COLUMELLE. « L'économie rurale ». Dans SABOUREUX de la BONNETRIE. *Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*. Paris : P. Fr. Didot, T 4, 1772.

RÉSUMÉS

Dans un premier temps, l'histoire du cheval et de l'Administration des Haras jusqu'à la fin de l'Ancien Régime est brossée à grands traits. Après avoir admis que l'on peut, prudemment, parler de races de chevaux au XVIII^e siècle, l'auteur consacre un exposé aux races françaises proprement dites, qui n'ont guère attiré l'attention des hippiatres et des scientifiques de l'époque. Pour eux, seules comptaient les races étrangères qui étaient censées, grâce au croisement, améliorer les populations autochtones. Les idées relatives à l'amélioration des races de chevaux sont ensuite abordées. Bien qu'apparaissant largement discutables au regard des connaissances actuelles, elles n'ont pas empêché que les conseils d'élevage émanant des scientifiques et des praticiens soient empreints d'un certain bon sens, qui aurait pu permettre d'obtenir de bons résultats. Si ce ne fut pas le cas, c'est avant tout à cause du retard de la France

en matière d'agronomie. Il faudra attendre le XIX^e siècle et une nouvelle période de croisements pour que cela devienne évident.

At first a broad outline of the history of the horse and the Administration of Stud Farms is given until the end of the Ancien Regime. After admitting that horse breeds can prudently be mentioned in the XVIIIth century, the author gives an account devoted to french breeds strictly speaking, which have hardly attracted the attention of the scientists and experts in hippology of the time. The only breeds that counted were the foreign breeds which, by being crossbred, were supposed to improve the indigenous populations. Views relating to the improvement of horse breeds are then tackled. Though they appear greatly questionable compared to current knowledge the pieces of advice given by scientists and practitioners are marked with some commonsense, which could have led to good results. Such was not the case and it was before all because France was backward as regards agronomy. It will not become obvious before the XIXth century and a new crossbreeding period.

INDEX

Mots-clés : histoire, cheval, haras, hérédité, sélection, croisement, dégénération

AUTEUR

BERNARD DENIS

Professeur honoraire de l'École vétérinaire de Nantes, Membre de l'Académie d'Agriculture de France, Président de la Société d'Ethnozootechnie denis.brj@wanadoo.fr